SOCIETE des ETUDES CAMUSIENNES

BULLETIN D'INFORMATION

15ème année - n° 44*

Avril 1997

SOMMAIRE

Syndrome camusien en Algérie?
Christiane Chaulet-Achour

Du nouveau sur les Juges Intègres
Nina Sjursen

Simone Weil et Albert Camus
Dialogue au ciel...
Heinz-Robert Schlette

Bibliographie
Colloques et Manifestations

Vu, Lu, Entendu

Annuaire - Modifications

...et que ceux qui n'ont pas encore réglé
leur cotisation pour 1997
ne tardent plus à se mettre en règle!

C'est par erreur que le précédent Bulletin portait le n° 42 au lieu de 43. Nous rectifions donc pour la bonne suite.

Y aurait-il, en Algérie un "Syndrome camusien?"

"Nos élites souffrent-elles du syndrome camusien?" : voilà un titre qui ne peut pas ne pas attirer mon attention lorsque je lis les hebdomadaires algériens, en ce mois de décembre 1996, à Alger. Signé Mohamed Iqbal, l'article est publié dans *La Nation,* hebdomadaire politique, tendance réformiste hamrouchiennel Plusieurs amis retrouvés alors m'en parlent : i I n'est pas passé inaperçu.

Le malaise éprouvé dès le titre - dans l'état où se trouve le pays, que vient faire cette accusation contre Camus?- se confirme à la lecture du texte. Quatre photos illustrent le propos : celle d'un sociologue algérien sollicité dans l'argumentation[2] et celles de trois écrivains : deux écrivains arabophones en vue, A. Benhadouga et T. Ouettar; une d'un écrivain francophone, Rachid Mimouni, bien ciblée puisque la phrase du texte qui sert de légende est tronquée [Je souligne ce que la légende de la photo conserve au risque du sens] : *Ou bien comme celles de Tahar Djaout et de Rachid Mimouni qui, chacun à sa manière et malgré une maîtrise complète de la langue arabe, (préféreront) préfèrera s'exprimer exclusivement dans la langue française pour fustiger certes le Pouvoir mais aussi et surtout les croyances de leur peuple* ".[3] La phrase du texte contient déjà deux affirmations contestables mais, remaniée pour accompagner Rachid Mimouni, elle est une véritable mise à l'index, dans le débat linguistique qui sévit en Algérie depuis 1962.

Le chapeau de l'article, mêlant A. Laroui et Mao-Tsé-Toung est très confus. Je n'en signale que la désinvolture scientifique car il n'est qu'un détour pour aboutir au coeur de l'accusation.

On comprend vite que "les élites" (deux synonymes sont introduits ensuite : " intelligentsia" et "militants communistes") sont en inadéquation profonde avec leur peuple (défini comme celui qui fait la prière) : entre eux il n'y a que fossé, méconnaissance et incommunicabilité.

L'article progresse en donnant une définition fourre-tout de l'intelligentsia. Se retrouvent sous cette étiquette, les cadres des institutions et des entreprises étatiques, des syndicats, les industriels privés et les membres des professions libérales, ... les écrivains, enfin.

Les intellectuels, eux, sont ceux qui sont porteurs d'action efficace, l'efficacité elle-même étant définie comme l'acceptation des productions intellectuelles par le plus grand nombre : définition pour le moins étonnante où l'intellectuel devient le reflet de la doxa et non son questionneur.

---

[1] - Selon la terminologie utilisée en Algérie pour les réformateurs du F.L.N., n° 178, semaine du 17 au 23 décembre 1996, p. 18-19.

[2] - Le sociologue est Ali El Kenz, légitimé car de "francophone" il est devenu "arabophone". Les citations de son étude sont quelque peu "trafiquées". Cf. l'ouvrage lui-même *Au fil de la crise, 4 études sur l'Algérie et le monde arabe,* Alger, Bouchène, 1989, p.17, 19 par exemple.

[3] - Confusion entre langue d'expression quotidienne et langue d'expression littéraire, donc de création. Tahar Djaout ayant été assassiné, il était tout de même "malséant" de conserver la mention de son nom pour la photographie; la deuxième confusion est de désigner comme "un choix" ce qui est de l'ordre de l'Histoire. Les articles et études sont tellement nombreuses à ce sujet qu'il n'est pas utile d'y insister.

Progressant par saut, l'article, sans transition, passe à une distinction linguistique au sein de l'intelligentsia: les arabophones et les francophones. Après les avoir accusés de s'être isolés volontairement, M. Iqbal entreprend de blanchir les premiers en noircissant les seconds. L' intelligentsia francophone - entendons "les écrivains" - est doublement "extravertie" : *"par rapport à elle-même, et plus important encore, par rapport à la société dans son ensemble".* Cette affirmation sans démonstration entraîne une série d'accusations sur *"la responsabilité évidente et première de l'élite francophone",* dans la situation à laquelle on est parvenu[4],

C'est là qu'intervient **Camus :** il est l'écrivain emblématique de cette *"extraversion sociale"* de l'intelligentisa francophone algérienne. Suivent des exemples d'écrivains dont le parti-pris demanderait à être démonté mot à mot. Contentons-nous de citer l'exemple Camus / Dib

"Comment ne pas mettre sur un pied d'égalité Albert Camus et Mohamed Dib lorsque le premier déclarait qu'entre la justice et sa mère il choisit sa mère et que le second quarante ans plus tard et dans des conditions presque semblables, affirme que "la langue française est la matrice" dans laquelle il avait été élevé. Les deux expriment la même peur du même Arabe qu'ils ont chacun à sa manière et pour les mêmes raisons tué. Les deux assistent avec la même indifférence, avec le même "inhumanisme" à l'enterrement de leur mère, privilégiant l'atmosphère "douillette" du roman et "l'histoire de l'écriture" à la réalité dont la rigueur mais aussi l'inestimable richesse rendent leurs fictions combien futiles. Les deux choisiront leur mère aux dépens de la justice."

Sur cette lancée, l'invective continue et M. Iqbal déverse son venin contre les écrivains francophones avec une vigueur qu'on croyait un peu émoussée dans ces temps où les écrivains paient un lourd tribu, quelle que soit leur langue d'expression littéraire.

En calmant ma colère par l'analyse de ce texte, j'ai l'impression, au fur et à mesure que j' avance, que je lis du déjà lu. Et si la signature m'est apparue, d'emblée, comme un pseudonyme, le développement a une "saveur" familière. De plus, qui peut écrire ainsi, parmi les journalistes algériens et qui peut faire référence à Camus en ces termes?

L'idée me vient alors de relire les *Lettres de prison (1957-1961)* d'Ahmed Taleb, ouvrage publié à Alger (SNED) en 1966, alors qu'il est, depuis le 19 juin 1965, Ministre de l' Education nationale.

Je reprends l'ensemble et trouve une lettre du 17 octobre 1959 : *"A l'Université d' Alger, je pris conscience d'un danger "interne" : je découvris que les étudiants algériens (en nombre infime par rapport aux étudiants d'origine européenne), étant formés exclusivement à l' école française, avaient tendance à perdre la mémoire de leurs origines et à se détacher peu à peu du peuple qui leur avait donné naissance. (Malheur à "l'élite" qui souffre d'un complexe d' étrangeté au sein de son peuple!)"* (p. 94). Je trouve des développements semblables encore aux pages 101 et 121-122. A la page 125 enfin : *"J'ai découvert il y a quelques années Mohamed Iqbal. Sa pensée, quoique marquée par le bergsonisme, me semble plus près de notre temps que celle du Cheikh Abdou. Encore que, d'une oeuvre abondante, je n'aie lu qu'un seul volume. Le seul qui soit traduit en français :* "Reconstruire la pensée religieuse en Islam". *Titre significatif."*

Ma colère s'apaise quelque peu d'avoir trouvé la mouvance de cet article, tellement insolite, - et pourtant bien pernicieux - en 1996, alors qu'Alger explose de séismes et de voitures piégées. Un numéro précédent de *La Nation* avait fait une place très conséquente à un autre idéologue algérien, Malek Bennabi. D'avoir resitué l'article de M. Iqbal dans la continuité d' une pensée déjà exprimée le particularise et désigne un courant et non un consensus : il n'est ni toute la lecture 'algérienne' de Camus, ni une appréciation unanimement partagée sur les écrivains algériens de langue française.

Christiane Chaulet-Achour
(Alger, décembre 1996 - Paris, mars 1997)

---

[4] Qui était responsable de l'Education et de la formation?

INTELLIGENTSIA ET SOCIETE EN ALGERIE

Nos élites souffrent-elles du

"Et si la modernité était précisément un processus sans fin, comment pourrait-on la définir ?" (A. Laraoui)

On raconte qu'au tout début de l'indépendance, le prestige de la lutte de Libération nationale était tel que le président Mao Tsé-Toung voulut à tout prix rencontrer ces révolutionnaires qui avaient combattu et vaincu l'une des plus grandes puissances impérialistes de l'époque.

PAR MOHAMED IQBAL

L'ALGERIE envoya une délégation en Chine composée principalement de militants communistes récemment convertis aux idées maoïstes. Le Président chinois reçut la délégation pendant plusieurs heures et posa des questions aussi bien sur les méthodes, l'organisation et les pratiques de combat utilisées par les moudjahiddin contre l'occupant que sur leur formation politique et leur comportement social général et quotidien et sur la contribution des militants communistes. On lui rapporta entre autres le fait que les combattants faisaient la prière tous les jours, mais aussi et surtout à la veille des combats. L'un des membres de la délégation [illegible]on d'ajouter assez fièrement que les [illegible]ants communistes étaient athées et ne participaient pas à ces prières qu'ils considéraient comme étant en opposition fondamentale avec leurs convictions politiques et philosophiques. *"Erreur, camarades !"*, dit laconiquement Mao qui changea subitement de sujet et mit fin à l'entrevue quelques instants plus tard.

Cette histoire peut-elle être transposée et ramenée à la problématique de la place et du rôle de l'intelligentsia algérienne dans notre société ? Si, d'une part, nous considérons l'intelligentsia dans son acception la plus vaste, c'est-à-dire dont ferait partie tout être humain ou groupe d'êtres humains - qui par sa pensée et par son action est producteur d'*"un sens social et socialement nécessaire"*, selon la formule du sociologue El-Kenz, et qui par là même influe ou tente - à travers un message et un code - d'influer d'une manière ou d'une autre sur le devenir de la société dans laquelle il vit, nous pouvons donc inclure au sein de cette "catégorie" les hommes politiques, les universitaires, les écrivains, les journalistes, les dramaturges, les artistes et peintres, les cadres des institutions et des entreprises étatiques et des syndicats, les industriels privés et les professions libérales ; et si, d'autre part, en nous référant toujours à El-Kenz et à ce qu'il appelle *"la preuve ontologique de l'existence de l'intelligentsia"*, c'est-à-dire la production et la reproduction du *"sens social et socialement nécessaire, perçu et reçu comme tel par les autres catégories sociales"*, nous ne pouvons que suivre le sociologue qui constate que *"de ce point de vue, des intellectuels qui vivent dans un système clos ne constituent pas une intelligentsia, quelle que soit par ailleurs la richesse de leurs créations. Les formes signifiantes en question, dépendant ici moins de leur cohérence et de leur logique interne que de leur activisme social, c'est-à-dire de leur capacité à être partagées par un plus grand nombre d'individus et à informer leurs conduites sociales..."* et qui conclut qu'*"un m'rabet qui croit encore que la Terre est assise sur les cornes d'un taureau, mais dont la croyance est partagée avec conviction par de larges masses, participe plus de l'intelligentsia qu'un sociologue dont les recherches ne sont lues que par le carré de ses collègues"* (1).

– Du fait de l'histoire du pays et de la colonisation, l'intelligentsia algérienne comporte deux composantes, unies par l'appartenance à la même société, mais fortement désunies par leurs moyens d'expression respectifs. Cette particularité de l'intelligentsia algérienne qui aurait dû faire sa force constitue en fait sa grande faiblesse, l'une et l'autre des parties s'étant "murées" dans ce qu'il est convenu de désigner comme un *"ghetto linguistique"*. Et à la façon dont se comportent les ghettos, ces deux parties, au lieu de constituer une élite formidable et un fer de lance du développement économique, social et culturel, vont se livrer une lutte féroce de *"légitimation sociale"* qui va les affaiblir et surtout annihiler tous les espoirs d'une société qui, quoi qu'on dise, a toujours porté et porte encore au savoir un respect et une considération sans limites. A ce stade, il est utile de signaler que, plus que la composante de cette intelligentsia qui maîtrise la langue arabe, celle dont le moyen d'expression le plus utilisé est la langue française est doublement "extravertie". Par rapport à elle-même d'abord, et plus important encore, par rapport à la société dans son ensemble. Cette double "extraversion" est peut-être à l'origine de ses erreurs et de ses fuites en avant. Car dans cette affligeante situation qui n'arrange ni les uns ni les autres, et encore moins la société dans son ensemble, il convient objectivement de souligner la responsabilité évidente et première de l'élite francophone, et ce, pour des raisons à la fois historiques et psychologiques. Pour des raisons historiques, car c'est l'élite francophone qui, à la faveur du départ précipité des pieds-noirs, prendra en main les destinées du pays à travers l'appareil administratif et économique laissé en place par les occupants pour lancer une industrialisation accélérée considérée comme un outil de *"modernisation de la société"* et donc de modernité, pour constater plus tard que cette même société utilisera ce même processus pour *"reproduire la tradition"*, selon l'expression de A. Henni. Pour des raisons psychologiques aussi, car comme toutes les élites, l'élite francophone croyait, par un curieux processus d'appropriation et d'auto-légitimation, qu'elle était dépositaire du sens de l'histoire du fait de sa culture française, cartésienne, logique, occidentale et donc scientifique, oubliant un peu trop rapidement que la langue française, quelle que fût sa valeur utilitaire, restait pour la grande majorité de la société la langue de l'oppresseur. Et la France le lui rendra bien en gratifiant récemment cheb Khaled du prix de la francophonie !

El-Kenz : « *La preuve ontologique de l'existence de l'intelligentsia, c'est-à-dire la production et la reproduction du sens social et socialement nécessaire.* »

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, et s'il est un auteur qui par sa vie et son oeuvre symbolise le mieux cette "extraversion sociale" de l'intelligentsia francophone algérienne, c'est sans aucun doute Albert Camus. Toute l'oeuvre de Camus est caractérisée par une sorte de tendance (une souffrance ?) au suicide par "enfermement" par rapport au pouvoir (*Caligula*), à la collectivité (*la Peste*) et à l'individu (*l'Etranger*). En fait, une capacité de distanciation par rapport au vécu qui, et à ce propos *l'Etranger* en est la meilleure preuve, n'est peut-être que la dénonciation par lui-même de sa propre incapacité à se juger ou à se déjuger, à s'intégrer ou à se désintégrer dans une société qui ne fait que lui rejeter son propre déséquilibre et sa propre impuissance. Existe-t-il ce qu'on pourrait désigner comme un "syndrome camusien" ? Et l'intelligentsia francophone est-elle victime de ce syndrome ? Le héros (le contre-héros ?) de Camus dans *l'Etranger* fut condamné, semble-t-il, moins pour le meurtre de l'Arabe (l'autoch-

Abdelhamid Benhadouga essaya, à travers la traduction, d'établir des ponts entre les deux expressions littéraires.

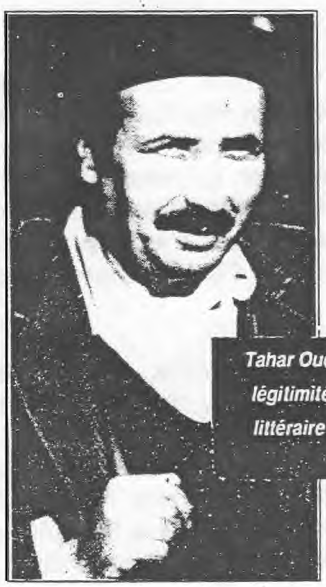
(1) p. 17. el Kenz

cf. aussi p 19

"syndrome camusien" ?

tone) que pour son indifférence "inhumaine" lors de l'enterrement de sa mère. Le processus d'"enfermement" de l'intelligentsia francophone a-t-il commencé au lendemain de l'indépendance ou bien avant celle-ci ? Y avait-il, y a-t-il toujours une fascination pour les anciens occupants ? Pour leur style de vie ? Pour leurs us et coutumes ? Pour leurs positions sociales ? Une fascination dont l'expression peut revêtir des formes parfois étranges mais souvent significatives.

Car comment ne pas constater des relents de nostalgie chez Laâdi Flici (*Qui se souvient de Marguerite)* ? Comment ne pas considérer que le *"butin de guerre"*, selon l'expression de Kateb Yacine, n'était en sorte qu'un autre cheval de Troie, qui allait miner l'intelligentsia et la société, de l'intérieur et à petites doses, finissant par provoquer cette si redoutée et redoutable extraversion ? Comment ne pas faire le parallèle avec le style "haletant" d'un Rachid Boudjedra décrivant le labyrinthe aveuglant et étouffant du métro (*Topographie idéale pour une agression caractérisée*) et son désespérant et désespéré : *"J'écris en arabe par idéologie."* Comment ne pas mettre sur un "pied d'égalité" Albert Camus et Mohamed Dib lorsque le premier déclarait qu'entre la justice et sa mère il choisit sa mère et que le second, quarante ans plus tard et dans des conditions presque semblables, affirme que *"la langue française est la matrice"* dans laquelle il avait été élevé. Les deux expriment la même peur du même Arabe qu'ils ont chacun à sa manière et pour les mêmes raisons tué. Les deux assistent avec la même indifférence, avec le même "inhumanisme" à l'enterrement de leur mère, privilégiant l'atmosphère "douillette" du roman et l'"histoire de l'écriture" à la réalité dont la rigueur mais aussi l'inestimable richesse rendent leurs fictions combien futiles. Les deux choisiront leur mère aux dépens de la justice. Aussi bien dans leur roman, leur idéal, leur fiction, leur coeur que leur détresse.



Tahar Ouettar se révoltera et revendiquera la légitimité de son expression linguistique et littéraire en se ressourçant dans la période anté-islamique.

Bien sûr, il y eut des positions extrêmes comme celle de Malek Haddad qui se rendant compte de son "soliloque" s'arrêtera net d'écrire en français. Ou bien comme celles de Tahar Djaout et de Rachid Mimouni qui, chacun à sa manière et malgré une maîtrise complète de la langue arabe, préféreront s'exprimer exclusivement dans la langue française pour fustiger certes le Pouvoir mais aussi et surtout les croyances de leur peuple. Mais il y eut aussi l'enthousiasme juvénile de Jean Sénac et des jeunes poètes d'expression française qui tentèrent de faire parler la société en français ou bien les ardeurs pédagogiques et généreuses de Youcef Sebti, de Tahar Ouettar et d'Abdelhamid Benhadouga qui essayèrent, à travers la traduction, d'établir des ponts entre les deux expressions littéraires, mais qui déchanteront très vite devant l'incompréhension, voire la manipulation. Jean Sénac est mort, les jeunes poètes se disperseront, Youcef Sebti continuera, jusqu'à son assassinat, de parler tout seul, du dénuement des gens de la terre. Tahar Ouettar se révoltera et revendiquera la légitimité de son expression linguistique et littéraire en se ressourçant dans la période anté-islamique, et Abdelhamid Benhadouga laissera le temps démentir la reprise à l'écran de son *Vent du Sud* par Slim Riad et son interprétation très libre de la fin du livre. En somme, des dénouements tout à fait "camusiens".

La situation est pratiquement la même pour ce qui concerne les autres composantes de l'intelligentsia. Les politiciens s'invectivent et rêvent de sociétés étrangères, les économistes analysent des situations économiques fictives avec des instruments désuets ou conçus ailleurs, les technologues se démènent pour expliquer les vertus "émancipatrices" aux techniques, les psychologues s'évertuent à dénicher des explications freudiennes dans le comportement des individus, les sociologues continuent de scruter l'émergence de signaux d'attitudes webériennes chez les travailleurs, les industriels attendent un miracle à la japonaise, les syndicalistes rêvent de l'ère postindustrielle des loisirs et les professions libérales s'investissent dans le négoce tous azimuts. Et la société, comme dans le radeau de la Méduse, n'a d'autres solutions que de s'accrocher à ses propres oripeaux pour s'en sortir. Mieux vaut un *m'rabet* qu'on ne croit plus tellement mais qu'on connaît bien. A ce propos, il ne serait peut-être pas faux d'affirmer que les événements de 1988, en plus du rejet de tout ce qui avait pu caractériser le Pouvoir de l'époque, auront peut-être aussi l'expression de cet autre ras-le-bol contre tout ce qui peut représenter cette intelligentsia "extravertie", comme en témoigneront, entre autres, les revendications considérées alors comme extravagantes des grévistes exigeant partout le départ des responsables. Il y a des ressources comme le savoir, la langue ou le pétrole qui, mal utilisées ou fortement instrumentalisées, vont figer les capacités créatrices et innovatrices de notre société et créer des fractures sociales importantes que seule la mise en condition d'expression réelle de ces capacités pourront alors cimenter. Et l'intelligentsia, en se redéployant autour de ses vraies bases culturelles et sociales, en s'exprimant par et pour la société et en revendiquant même ses superstitions, pourrait alors en constituer le liant le plus sûr. ◆ M. I.

Rachid Mimouni qui, chacun à sa manière et malgré une maîtrise complète de la langue arabe, préféra s'exprimer exclusivement dans la langue française.

Du nouveau sur la disparition du panneau de retable des Juges Intègres des Van Eyck de la cathédrale Saint Bavon à Gand.

Chacun se souvient de l'allusion faite par Clamence, dans *La Chute à* la disparition du panneau des Juges intègres, partie du retable de l'Agneau Mystique de la cathédrale de Gand, et de la mention qu'en fait ultérieurement Camus dans *Carnets III* parlant de **"la véritable histoire du Van Eyck"** (cf. J. Lévi-Valensi, dans son commentaire de *La Chute,* Foliothèque n° 58, p.176). **Nina Sjursen,** membre de notre Société et professeur à l'Université d'Oslo, nous donne ces précisions sur ce qu'il convient désormais d'appeler **"l'histoire vraie"** dudit retable. Cette rocambolesque histoire policière méritait d'être contée. Nous laissons la parole à Nina Sjursen.

" Le hasard a voulu que je rencontre une jeune femme, Mademoiselle Catleen Laureys, née à 1 km de la cathédrale Saint Bavon de Gand, qui a grandi dans une atmosphère permanente de rumeurs au sujet du vol du retable des Van Eyck et des fouilles répétées dont la dernière en date a eu lieu cette année. Elle m'a communiqué une documentation provenant d'une exposition du Centre d'Art et de Culture Abbaye Saint Pierre Gent, de l'automne 1995. Il ne s'agit de rien moins que de la *vraie histoire* de ce vol célèbre, qui doit donc corriger la *véritable histoire* que rapporte Camus dans *Carnets Ill.* Voici le résumé de cette documentation.

- Le 11 avril 1934, le sous-sacristain de la cathédrale Saint Bavon découvre que deux des panneaux du retable manquent : celui de saint Jean-Baptiste et celui des Juges intègres.
- L'alerte est donnée : Scotland Yard ainsi que plusieurs services de police européens sont prévenus.
- le 1er mai, l'évêque de Gand reçoit une lettre signée "D.U.A."([1]) qui exige une rançon de 1 million de francs belges. L'inconnu enverra au total 13 lettres.
- La troisième lettre contient un billet de consigne de la gare du nord à Bruxelles où on trouve intact le panneau de saint Jean-Baptiste.
- La quatrième lettre spécifie que la rançon pour les Juges intègres sera remise au curé Meulepas à Anvers.
- Le paquet, ne contenant que 25 000 FB. est livré par la justice au curé, et ensuite il sera pris par un chauffeur de taxi, le 14 juillet.
- La dernière lettre est postée le 1er octobre 1934.

Le 25 novembre 1934, Arsène Goedertier, habitant de Wetteren, meurt d'une crise cardiaque. Il se révèle être l'auteur des treize lettres.

Le portrait de cet homme est tout à fait rocambolesque, ce que prouvent déjà le vol, la mise en scène des lettres et de la rançon, le fait qu'il possède une bibliothèque entière de romans policiers, et qu'il aime se profiler en détective. Le nom d'Arsène va d'ailleurs de pair avec le personnage, semble-t-il.

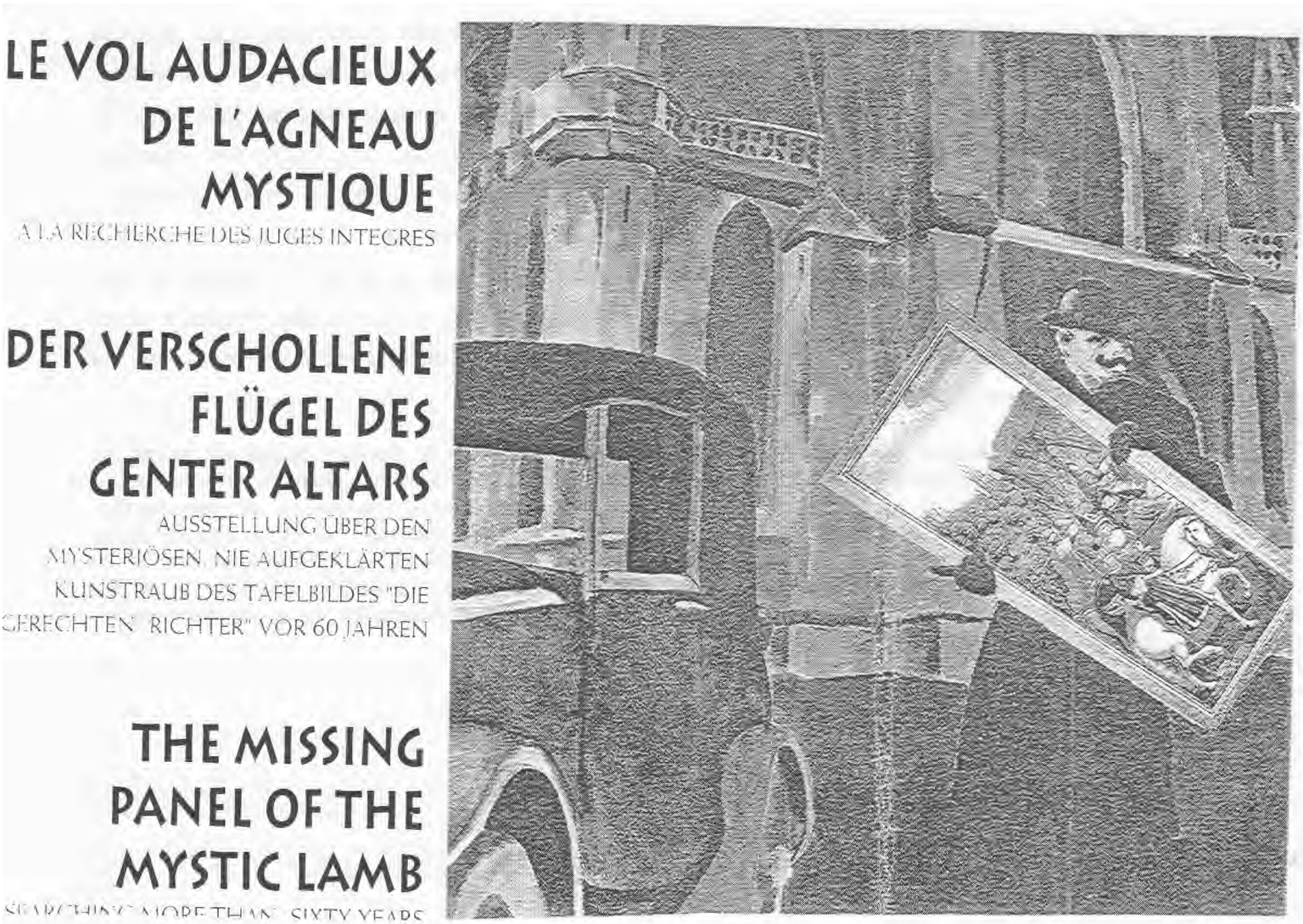
Né en 1876 dans une famille de 12 enfants, il est devenu sacristain-organiste comme son père, dont il a dit: "En faisant de son fils un sacristain, mon père a commis la plus grande erreur de sa vie".

Arsène a cependant su remédier à cela, car il a réussi une ascension sociale respectable: Cours de peinture, puis enseignant et finalement président-directeur à l'Académie des Beaux-Arts à Wetteren. Grâce à son style et à son éloquence, Arsène établit sa propre entreprise d'agent de change et en 1928 il devient co-fondateur d'une compagnie congolaise de plantation.

Il fréquente également des milieux politiques et, conférencier invité à une réunion politique, il meurt d'une crise cardiaque le 25 novembre à l'âge de 58 ans.
Au seuil de sa mort, il confie à l'avocat De Vos **qu'il est le seul à savoir où est caché le panneau des Juges intègres.**
Au domicile d'Arsène G. l'avocat trouve entre autres: les doubles de toutes les lettres de menace envoyées à l'évêque et une quatorzième inachevée, un billet de consigne de la gare à Gand où l'on trouve la machine à écrire avec laquelle les treize lettres avaient été écrites et trois clés dont l'une s'avérera plus tard donner accès au jubé de la cathédrale Saint-Bavon.
L'avocat De Vos avertit sans tarder la justice, qui décide, pour des raisons imprécises, de garder l'enquête secrète. Ce n'est que six mois plus tard, en mai 1935, que le procureur du roi rend publiques les révélations et promet une récompense à quiconque apportera des renseignements. Le nom et le portrait du maître-chanteur sont publiés dans les journaux.
Ni la perquisition chez A.G., ni l'interrogatoire de sa veuve n'apportent rien. Bref, en dépit de quelques témoignages importants, le panneau reste et est resté introuvable.
Au cours de la deuxième guerre mondiale, le Allemands ont mené une enquête sans résultat. Plus tard, deux enquêteurs belges, un commissaire de police à Gand et un journaliste étudient le dossier judiciaire volumineux en détail et publient deux études. En 1994, ils publient une troisième étude volumineuse contenant nombre de données nouvelles. Cette dernière étude fut en vente à l'exposition, mais elle n'existe qu'en langue flamande."

Nina Sjursen.

(1) Plusieurs théories ont été avancées pour expliquer l'abréviation mystérieuse D.U.A. Ces trois lettres reprennent-elles les initiales des voleurs? Indiquent-elles un commanditaire: Door U Aangesteld [commandité par vous] ? Réfèrent-elles en français à l'endroit où serait caché le tableau volé: Dans Une Armoire, Derrière Un Autel, etc.? Deutchland über alles? Ou s'agit-il de la signature cynique "Dévotus Vir Arsenius"?



"Bonnes pages..."

Simone Weil et Albert Camus: Dialogue au ciel(1)

par

Heinz Robert Schlette

(Traduit par Marc Schweyer)

(1) Conférence donnée le dimanche 3 novembre 1996, au Colloque de Chantilly, organisé par la Société pour l'étude de la pensée de Simone Weil, sur le thème: "Simone Weil et les Écrivains de son temps". Le texte intégral sera publié prochainement dans les Cahiers Simone Weil, c/o Michel Narcy, 60 rue de Dunkerque, 75009, Paris.

Dans le *Regnum definitivum* que nous attendons encore, du moins certains d'entre nous, tous sont égaux et libres, détendus et heureux. Dans sa métropole nommée *civitas splendoris,* il existe toutefois quelques quartiers qui, comme autrefois à Paris, sont fréquentés par des artistes, des écrivains, des intellectuels, des philosophes, etc. Peut-être ont-ils l'occasion d' y rencontrer Socrate, d'autant que celui-ci s'était réjoui à la perspective des discussions qu'il y pourrait mener avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère, Agamemnon, Sisyphe, "et bien d'autres, hommes ou femmes" (cf. *Apologie,* 41 a6- c4).

Un jour, un jeune homme entre au "Café de la floraison parfaite". Difficile d'évaluer son âge. Les théologiens médiévaux étaient d'avis que dans le *regnum definitivum* tous ont environ trente ans comme, en son temps, un très influent prophète d'Israël, mais cette thèse n'a pu acquérir l'autorité d'un dogme. Quoi qu'il en soit, cet homme remarque aussitôt une dame du même âge environ, aux cheveux noirs, avec des lunettes, qui, assise à une table ronde, boit son expresso et s'allume une nouvelle cigarette. Son visage ne lui semble pas inconnu. A juste titre: il avait eu à faire avec elle chez Gallimard, à partir de 1948; quelques-uns de ses écrits lui avaient beaucoup plu, sur lesquels Brice Parain, son collègue d'alors, avait attiré son attention; mais il n'y avait pas que cela: la destinée de cette jeune femme - jusqu'à sa mort à Ashford -l'avait beaucoup touché. Pourquoi ne pas faire à présent ce qui alors n'était pas possible? Il s'enhardit à aller vers elle. La jeune femme l'a cependant déjà remarqué et identifié comme celui qui, comme quelques-uns de ses vieux amis, a beaucoup fait pour elle et qu'elle avait souhaité rencontrer ici. Aussi une conversation s'engage-t-elle très vite, sans rien de formel ni de conventionnel. ...»

Le décor ainsi délicatement et romantiquement planté, H.R. Schlette passe en revue les grands thèmes d'accord et de désaccord de ces deux grands esprits en un dialogue retenu, policé, courtois, mais clair et précis, d'une discrète mais très sûre érudition weilienne et camusienne, qui est un régal pour le lecteur: le dialogue s'engage successivement sur l'absurde, Platon, Jésus et la théologie, leurs différentes expériences mystiques ou terrestres, le judaïsme, la révolte et la mesure, la liberté et la justice, les modes déductif ou descriptif de leur approche philosophique, etc. Il ne vous reste plus qu'à le lire dans son intégralité, ou à le rêver vous-même.

P.L.B.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

En signalant , voici un an (Bulletin n°39, p.10) l'ouvrage d'André Comte-Sponville, Laurent Bove et Patrick Renou: ***Albert Camus, de l'absurde à l'amour,*** nous avions omis de préciser qu'il s'agissait, pour le premier de ces auteurs, de la transcription de sa contribution au Colloque de Nanterre pour le Cinquantième anniversaire du *Mythe de Sisyphe.*

Algérie, un rêve de fraternité, aux éditions Omnibus, 12 avenue d'Italie, 75013, Paris.1000 pages environ, 155 F. Textes réunis et présentés par **Guy Dugas,** avec Dictionnaire des auteurs. Illustrations de Charles Brouty. G. Dugas rassemble dans cet ouvrage des textes de dix auteurs, "hommes de bonne volonté", allant d'Isabelle Eberhardt à Mohammed Dib, en passant par Albert Truphémus, Abdelkader Fikri et Robert Randau, Emmanuel Roblès, Mouloud Feraoun, Jean Amrouche, Jules Roy, Jean Pélégri et Mouloud Mammeri. Pour des raisons éditoriales dont nous ne sommes pas juges, qui nous dépassent et que nous déplorons, aucun texte d'Albert Camus (dont il est pourtant question tout au long de la Préface) n'y figure. Cet ouvrage est cependant un excellent témoin du rêve de fraternité qui fut celui de plusieurs générations.

Une rencontre-débat avec **Guy Dugas** aura lieu le **jeudi 24 avril 1997 à 19 h.30** à la Bibliothèque de l'Ordre des Avocats, Palais de Justice de Paris - 4, boulevard du Palais, 75001 - Paris.

Heinz-Robert Schlette, *Mit des Aporie leben,* Francfort, Verlag Joseph Knecht, 1997, p.111-133.

Paul Demont, *"La Peste,* un inédit d'Albert Camus, lecteur de Thucydide", in Albrecht Dihle, Wolgang Harms, Ernst A. Schmidt, Ludwig Shrader et Rudolph Sühnel (dir.), *Antike und Abendland,* Berlin-New-York, Walter Gruyter, p.137-154.

Articles

La revue **CONFLUENCES-Méditerranée,** n°20, Hiver 1996-1997, Paris-L'Harmattan, publie sous la plume de **Juliette Hassine** un article de littérature comparée intitulé "Abraham B. Yehoshua et Albert Camus: L'Exil et le Royaume" (p.157-163), comparant l' inspiration et les thèmes de ces deux méditerranéens. L'écrivain israélien, auteur de deux romans *(Un divorce tardif* et *Raz-de-marée)* écrivait à l'auteur de l'article, en 1982, "Je suis attaché à Camus par toutes les fibres de mon âme". Selon J. Hassine, *"...le récit des événements* [dans Raz-de-marée] *se module entre deux formes d'écriture qui constituent "L'Envers et l'Endroit" de l'univers camusien , celle qui relève de* La Mort Heureuse *et celle qui relève de* L'Etranger..."

Gérard Sfez, "Albert Camus sur la frontière", dans ***Rue Descartes,*** n° 15, 1996, p. 35 - 58

Colloques et Manifestations

Le **Colloque international,** organisé à l'Université Paul Valéry de **Montpellier** par le Centre d'Etudes du XX° siècle, a donné lieu à plusieurs conférences où Camus était étudié : **Hamid Naceur-Khodja** a traité de "Ce que Jean Sénac doit à Camus et à Roblès", **Frank Curot** a taité de "Camus, Roblès et *L'Etranger ";* **Marie-Louise Audin** a présidé la Table Ronde consacrée à "Emmanuel Roblès, Albert Camus et leurs amis, des "Vraies Richesses" à Alger Républicain". Enfin, le film *L'Etranger* de Lucchino Visconti, adapté par Emmanuel Roblès du roman d'Albert Camus, a été projeté en fin de colloque, le 11 avril au soir.

Fernande Bartfeld nous prie d'annoncer qu'un colloque sur le thème ***"Camus: parcours méditerranéens"*** organisé par le "Forum des Cultures méditerranéennes" (Direction F. Bartfeld et D. Ohana) se tiendra à Jérusalem, à l'Institut Van Leer, du 10 au 13 novembre 1997. Il comportera trois axes de réflexion: les sources méditerranéennes de Camus (les sources gréco-latine en particulier), l'élaboration d'une pensée méditerranéenne (les aspects philosophiques et politiques de cette pensée) et le témoignage de l'artiste (l'écriture du mythe méditerranéen, le lyrisme méditerranéen). Plusieurs membres de notre Société ainsi que des chercheurs et des écrivains israéliens ont accepté de prêter leur concours à cette manifestation.

La participation au Colloque est libre. Pour tout détail complémentaire, s'adresser à Fernande Bartfeld, actuellement en France : 8, boulevard de la Madeleine, Studio 207, 75008, Paris.

On peut se procurer le programme détaillé du **Colloque international de Poitiers,** qui se tiendra les 29 et 30 mai 1997, organisé par **Lionel Dubois,** 14, rue du Port Sarrazin - 34070 - Montpellier.

Après Paul Bodin et François Bruel,
récemment disparus
l'un des derniers compagnons
d'Albert Camus
à
Combat

Jean Chauveau
vient de mourir.

VU, LU, ENTENDU

Dans *Le Monde des livres* du vendredi 24 janvier 1997 (p.VI), **Jacques Lecarme** termine son article "Paysages de l'autofiction" par ces lignes:

> "... ce serait une grande naïveté, fut-elle lacanienne, que de croire impossible de raconter sa vie ou d'évoquer son moi autrement que sur «une ligne de fiction ». Il ne faut pas non plus dissimuler que ce type d'écrits autocentrés puise son énergie dans un narcissisme dévastateur, si bien protégé qu'il en vient à nier ou à oublier la simple existence d'autrui... En revanche, aucune réserve ne sera formulée pour une autofiction accidentelle, ce roman inachevé à la troisième personne, travaillé par une pulsion autobiographique sous-jacente, qu'on pourrait qualifier, en s'aidant d'une barre oblique d'alternance de roman / autobiographie: Le Premier homme d'Albert Camus."

Jacques Lecarme, membre de notre société, est, entre autres l'un des auteurs de *La littérature en France depuis 1968,* Bordas, Paris, 1982, ouvrage dans lequel il consacre les pages 134 à 154 aux "Autobiographies".

"Albert Camus, journaliste professionnel et franc-tireur" est le titre de la communication présentée par notre ami **Paul-F.Smets** au Colloque organisé par l'Université de Mons (Belgique) sur le thème *"Écriture et engagement", à* l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Charles Plisnier (24-25 janvier 1997). Ce texte sera publié dans les *Cahiers internationaux du symbolisme.*

Dans *Rencontres,* Semaine religieuse d'Alger, 97° année, janvier 1997, nous relevons dans le texte de l'homélie de Noël de **Mgr Henri Teissier,** archevêque d'Alger, la référence suivante à **Albert Camus:**

> " Un écrivain né en Algérie et qui fut Prix Nobel, résumait la situation de notre monde bouleversé, dans ces quelques mots: "Misère et grandeur de ce monde: il n'offre point de vérité, mais des amours. L'absurdité règne et l'amour en sauve". Cet écrivain n'était pas un croyant et ne pensait pas à l'Amour de DDieu. Mais à Noël nous pouvons dépasser le sens de cette phrase et lui donner toute sa signification : "L'absurdité règne et l'amour en sauve". Et ce même écrivain pressentait le mystère de l'homme dont nous parle Noël en disant aussi : "li n'y a pas d'autre accomplissement que celui de l'amour". L'incroyant rejoint ici le croyant."

Ce même Bulletin, dans son précédent numéro (décembre 1996) avait cité deux pages extraites du livre du **Père François Chavanes o.p.,** Albert Camus, un message d'espoir (Le Cerf, Paris, 1996), sur "Albert Camus et la réflexion chrétienne sur la souffrance et la mort".

Bertrand Poirot-Delpech termine son Billet du *Monde* en date du 26 février 1997, intitulé " Le coût du mépris" (à propos du projet de loi Debré sur l'hébergement des étrangers et de la réaction des artistes et intellectuels), par cette phrase :

> " Grâce à la nouvelle génération, l'opinion s'est souvenue qu'on pouvait encore faire, d'un projet de loi, une affaire d'honneur, «cette vertu déraisonnable» dont Camus dit que, «comme la pitié, elle prend le relais de la justice et de la raison devenues impuissantes». "

LIRE de mars 1997 signale qu'au terme d'une enquête sur "le plus grand livre écrit au XX° siècle" menée par la chaîne de télévision Chanel 4 et les librairies Waterstone auprès de 25 000 lecteurs, le premier titre français est ***L'Etranger*** qui arrive en 19 ème position, loin devant *A la recherche du temps perdu.* (cf. également ***Le Monde*** du 24 janvier 1997).

Dans les *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique 1947-1964,* (Paris, Gallimard, 1997) **Simone de Beauvoir** parle souvent d'Albert Camus.

Au cours de l'émission "Littérature pour tous", sur **France Culture,** le dimanche 9 mars 1997, **Françoise Favier** a longuement cité et commenté "Ni victimes, ni bourreaux" d' Albert Camus, à l'occasion d'une présentation des ouvrages du professeur Gabriel Nahas *Peste blanche du XX° siècle* et *Les guerres de la cocaïne.*

Du 11 au 14 mars 1997, à l'occasion du Salon du Livre de Paris, **France Culture** a diffusé, dans le cadre de son émission "A voix nue : Grands entretiens d'hier et d'aujourd'hui" cinq entretiens de **Roger Grenier,** dans lesquels il fut abondamment question de **Camus.**

Sur **France Culture** toujours, les mercredi 16 et jeudi 17 avril 1997, au cours de ses troisième et quatrième entretiens avec Lucien Attoun (rediffusion d'un enregistrement de 1991), **Guy Dumur** a longuement évoqué ses relations avec **Albert Camus.**

A ne pas manquer sur Arte, le mardi 29 avril 1997, à 21 heures 45
un film d'une heure trente environ consacré à la vie et l'oeuvre d'Albert Camus :

> "L'auteur de *L'Etranger* sera à l'honneur sur Arte le 29 avril. La chaîne franco-allemande diffusera "Albet Camus, un combat contre l'absurde", un documentaire réalisé par **James Kent,** en collaboration avec **Olivier Todd,** son biographe. Grâce aux témoignages de ses enfants, Catherine et Jean, et à celui des femmes qui l'ont aimé, ce film trace un portrait attachant de l'écrivain. A noter : grâce à l'intervention du ministère de l'Education nationale, qui a libéré les droits d'utilisation pédagogique, ce document sera accessible à tous les enseignants." *(Télé-obs du 5 au 11 avril 1997)*

Dans la série télévisée de **France 3,** *"Un siècle d'écrivains",* de Bernard Rapp, la préparation du film consacré à **Albert Camus** a été confiée à **Jean Daniel.**